

PLAISIRS AMÉRICAINS

Ayant exagéré en lui jusqu'à l'abus, presque jusqu'au vice, la tension nerveuse et volontaire, il est impossible que l'Américain s'amuse comme nous nous amusons, nous autres Latins, qui ne comprenons guère le plaisir sans une certaine détente des sens, toute mêlée de mollesse et de volupté. L'animal humain demeure semblable à lui-même dans ses manifestations les plus opposées d'apparence, et nous ne faisons que prolonger dans nos divertissements ce qui constitue le fond ordinaire de notre vie. On a souvent cité cette anecdote : Napoléon à Sainte-Hélène ne pouvait s'asseoir à une table de whist sans essayer aussitôt le *chelem*. Il se retrouvait, les cartes en main, l'audacieux et impérieux joueur de va-tout qui a dit un jour : « Le Prince était en moi, dans mon terrible esprit, qui, par son ascendant, mit toute l'Europe à mes pieds. Les hasards de la destinée m'ont, il est vrai, porté sur le trône. Mais même au fond d'un cloître j'aurais toujours été l'Empereur... » Il l'était encore, dans l'inconsciente ardeur de domination qui le poussait à vouloir faire toutes les levées sur le pauvre tapis vert

de sa maison d'exil. C'est le symbole du plaisir chez tous les peuples et dans toutes les races. Cette unité profonde du caractère national ne se reconnaît pas au premier regard. Un peu d'analyse la découvre vite. En France, par exemple, le trait dominant de ce caractère paraît être l'excès de sociabilité. Il a commencé par créer chez nous l'abus de la vie de salon, l'abus par suite de la vie de conversation, par suite encore le goût des idées subtiles, ingénieuses, finalement abstraites. Toute une modification de l'esprit politique a suivi, et, à travers la triste banqueroute de 1789, l'avènement d'un système fondé sur la pure logique, dans lequel l'Etat dévore toutes les forces vives du pays, absorbe toutes les individualités, épuise toutes les initiatives. Ce même excès de sociabilité a pour conséquence, dans l'ordre très infime des distractions bourgeoises, cette habitude du séjour au café, si frappante lorsqu'on arrive des contrées Anglo-Saxonnes. Sa suppression était pour Vallès la forme la plus insupportable de l'exil à Londres. Ce même goût de sociabilité nous fait aimer les pièces de théâtre, légères et délicates, aisées à comprendre et qui commentent d'une manière facile et spirituelle les mœurs du jour, les petits ridicules mondains déjà commentés eux-mêmes dans les causeries des salons et des cercles. Elle se retrouve, cette sociabilité, dans nos journaux de boulevard remplis de littérature « causée », si l'on peut dire, dans nos fêtes populaires, avec leurs bals en plein vent et leur fami-

liarité bavarde, et, à un autre pôle, dans notre conception de la galanterie. La Fille, chez nous, n'est pas uniquement la créature payée sur laquelle s'assouvit la luxure de l'homme. Pour peu qu'elle ait de l'esprit, de la grâce, de la verve, elle devient bien vite la camarade, dans la compagnie de laquelle cet homme s'attarde et se complait, qu'il installe chez lui quand il est libre, qu'il finira par épouser. Ces divers phénomènes, mis ensemble, révèlent l'étroit et secret lien qui les rattache l'un à l'autre. Un essayiste qui connaîtrait à fond les Etats-Unis n'aurait pas de peine à établir une corrélation semblable entre les idées, les travaux et les plaisirs Américains. Ces plaisirs semblent en effet comporter, comme ces idées et comme ces travaux, quelque chose d'effréné et de démesuré, une excitation très vigoureuse, mais qui confine toujours à la violence, de l'âpreté et de l'inquiétude. Même dans le divertissement, l'Américain reste actif, trop actif, volontaire, trop volontaire. Au rebours du Latin qui s'amuse par la détente, il s'amuse, lui, par le sursaut, et cela, quelle que soit la qualité de ses plaisirs, car s'il en a de très brutaux, il en a de très raffinés. Mais quelques croquis dessinés d'après nature feront mieux comprendre que toutes les théories cette espèce de nervosité et d'âcreté dans la distraction, si toutefois on peut employer ce mot, synonyme lui-même des deux choses les moins Américaines qui soient au monde : le laisser-aller et le repos.

Les plus violents de ces plaisirs et les plus profondément nationaux, sont ceux du *sport*. Traduisez cette formule par son vrai sens, et vous n'y trouverez plus rien de ce que nous y mettons, nous autres Français, qui avons adouci ce terme en l'adoptant. Nous y faisons tenir surtout de l'élégance, de l'aristocratie et de l'adresse. Pour l'Américain, le *sport* ne va pas sans quelque danger, parce qu'il ne va pas sans la conception de la lutte et de l'audace. Ainsi le *yachting* qui nous représente, à nous, des promenades de plaisance le long des côtes, lui représente, à lui, des voyages autour du monde, la tempête affrontée et les vastes solitudes de l'Atlantique, ou bien des rivalités de vitesse qui tiennent compte de tout, excepté de la vie humaine. Comme je visitais à Newport un des élégants bateaux privés, à l'ancre dans le port, je remarquai un arsenal de piques et de fusils rangés dans une des chambres de l'entrepont : — « C'est pour le cas où nous irions dans les mers de Chine et où nous rencontrerions des pirates... » me dit le propriétaire de ce pimpant joujou de voyage. Un autre, qui discutait devant moi les probabilités de vitesse entre le *Vigilant* et la *Walkyrie*, les deux *yachts* à voiles dont les noms remplirent les conversations l'automne dernier, pendant des semaines, disait avec flegme : « Nous avons dû faire le bastingage trop bas, nous aurons de la chance si nous ne perdons pas plusieurs hommes... » Il n'y avait pas plus d'émotion dans cette phrase que de rodomontade dans la première.

C'était l'expression naturelle d'une sensibilité si mêlée d'énergie qu'elle se plaît à unir d'instinct l'idée du jeu à celle du péril, et qu'un peu de risque tragique est comme le condiment nécessaire de ses fêtes les plus innocentes.

Parmi ces divertissements du sport, aucun n'est plus à la mode depuis quelques années que le *foot-ball*. J'ai assisté l'automne dernier, dans la paisible et douce ville de Cambridge, à une partie que les champions du collège de Harvard — le *team*, comme on dit ici, — soutenaient contre les champions de l'Université de Pensylvanie. Il me faut remonter en pensée à mon voyage en Espagne pour me rappeler une fièvre du peuple égale à celle qui palpitait le long de la route, entre Boston et l'arène réservée au combat. Les voitures des tramways électriques se suivaient à une minute d'intervalle, remplies de voyageurs, qui assis, qui debout, qui suspendus aux marchepieds, se pressant, se tassant, s'écrasant. Le rendez-vous était, comme à Rome pour des combats de gladiateurs, et quoique les journées de novembre soient cruellement froides sous le ciel du Massachusetts, dans une espèce d'enclos en plein air. A deux pas du *Memorial hall* et des autres bâtiments rouges de l'Université, des gradins de bois étaient dressés. Sur ces gradins quinze mille spectateurs peut-être, et, dans l'immense quadrilatère cerné par ces gradins, deux bandes, composées de onze jeunes gens chacune, attendent le signal de commencer.

Quel frémissement dans cette foule, recrutée non point parmi les gens de basses classes, mais parmi les personnes aisées, et quelle excitation grandissante avec l'heure! Tout ce monde tenait à la main de petits drapeaux rouges et portait des touffes de fleurs rouges. — L'écarlate est la couleur des gars de Harvard. — Quoiqu'une rumeur de fièvre courût sur cette foule, cela ne suffisait pas aux passionnés du jeu. Des espèces d'entrepreneurs d'enthousiasme, des étudiants au visage glabre, gris et déjà creusé, passaient entre les banquettes. Ils allumaient l'ardeur du public en poussant le cri de guerre de l'Université, le *rah! rah! rah!*... trois fois répété, que termine l'appel frénétique de *Harvard!* Les partisans du *Pensy's* répondaient par un cri analogue, et là-bas, par-dessus la palissade d'enceinte, dans les arbres défeuillés, les faces claires des spectateurs pauvres et qui n'avaient pas de quoi payer l'entrée, se détachaient sur le ciel d'automne, avec des finesses de têtes pâles dans les peintures des éventails Japonais.

Le signal est donné et le jeu commence. Terrible jeu et qui suffirait seul à mesurer la différence qui sépare le monde Anglo-Saxon et le monde Latin; — jeu de jeunes dogues élevés à mordre, à se ruer dans la curée; — jeu d'une race faite pour les attaques sauvages, la défense violente, la conquête implacable et la lutte à outrance! Avec leurs vestes de cuir aux manches d'un drap, rouge pour les champions de Harvard, bleu et blanc pour ceux

de Pensylvanie, — vestes et manches aussitôt déchirées, — avec leurs jambières sur le devant du tibia, leurs grosses savates et leurs longs cheveux flottants autour de leurs faces hâves ou roses, ces athlètes scolaires sont à la fois admirables et effrayants, aussitôt que le démon de la lutte entre en eux. A chaque extrémité de la piste, deux poteaux se dressent, représentant, ceux de droite, un des camps, ceux de gauche, un autre. Toute la question consiste à faire passer entre ceux-ci ou entre ceux-là un énorme ballon de peau que les champions de l'un et de l'autre parti lancent tour à tour. C'est dans l'attente de ce lancement que se concentre l'excitation de ce divertissement presque féroce. Celui qui tient le ballon est là, penché en avant, ses compagnons et ses adversaires penchés eux aussi autour de lui, dans des attitudes de bêtes aux aguets et qui vont sauter. Tout d'un coup il court pour jeter la balle, ou bien, d'un mouvement d'une rapidité folle, il la passe aux mains d'un autre qui s'élance avec elle et qu'il s'agit d'arrêter. La brutalité des gestes par laquelle on saisit ce porteur de balle est impossible à imaginer quand on ne l'a pas vue. Il est empoigné par le milieu du corps, par la tête, par les jambes, par les pieds. Il roule et son agresseur avec lui, puis comme il se débat, et que les deux troupes reviennent à la rescousse, c'est toute une ruée des vingt-deux corps les uns sur les autres, un nœud inextricable de serpents à têtes humaines. Cela se tord à terre et se déchire. On voit des faces, des

chevelures, des torsos, des jambes tressauter dans une monstrueuse et mouvante mêlée. Le nœud meurtrier se dénoue. La balle rebondit, lancée par le plus agile et poursuivie de nouveau avec la même fureur. Sans cesse, après un de ces frénétiques entrelacements, et quand les joueurs se séparent, un des combattants reste à terre, immobile, incapable de se lever, tant il a été frappé, serré, écrasé, pilé. Un docteur chargé du service des blessés arrive et le palpe. On voit les mains du savant secouer un pied, une jambe, masser des côtes, laver un visage, éponger le sang qui ruisselle du front, des yeux, du nez, de la bouche. Un camarade compatissant aide à cette besogne. Il prend sur ses genoux la tête du combattant évanoui. Quelquefois il faut emporter le malheureux. Le plus souvent il reprend connaissance, il se tord un peu, il se réveille et il finit par se relever. Quelques pas, appuyé sur une épaule complaisante, et il n'est pas plus tôt capable d'aller ainsi que la partie recommence, à laquelle il se livre de nouveau, avec une rage décuplée par la douleur et par l'humiliation.

Si la rudesse de cet effroyable *sport* n'était pour les spectateurs que l'occasion d'un sursaut nerveux de quelques heures, les jeunes athlètes ne s'y adonneraient pas avec cet enthousiasme qui leur fait accepter le plus douloureux, quelquefois le plus dangereux des entraînements. Une mère me disait, parlant de son fils qui n'a pas quatorze ans : « Il adore le *foot-ball*. Il est déjà capitaine de ses onze.

Je ne m'inquiéterais pas s'ils n'avaient jamais affaire qu'à des bandes d'autres petits gentlemen, mais ils ont la manie de se battre avec des gens du commun... » C'est dans des rixes pareilles que des accidents meurtriers sont toujours à craindre. « Que voulez-vous? » me répondait un des professeurs de Harvard; « dans la folie du jeu, il se donne bien des mauvais coups, c'est vrai, et c'est vrai surtout que les héros de parties comme celle d'aujourd'hui sont des victimes. L'entraînement est trop intense. Le système nerveux n'y résiste pas. Mais les exploits des champions maintiennent le jeu à la mode. Dans tous les coins d'Amérique tous les petits garçons se livrent à cet exercice, et cela trempe la race... » Il énonçait sous forme abstraite ce qui est l'instinct de la foule Américaine, — instinct qui ne se raisonne pas et qui se manifeste par des signes bien étranges. J'entendais, durant le combat que j'ai essayé de décrire, une femme distinguée et fine, auprès de laquelle je me trouvais assis, s'écrier : « *Beauty!* » devant des coups qui envoyaient rouler sur la terre des cinq et six garçons. Aussitôt qu'une partie comme celle-là commence de se préparer, les portraits des divers lutteurs sont dans tous les journaux. Les péripéties de la lutte, racontées par le menu avec des tableaux graphiques, permettent de mieux suivre les allées et venues de la balle. Les vainqueurs et les vaincus sont également interviewés. Dans un périodique célèbre, j'ai découpé l'autre jour un article signé : « *a foot-ball scientist,* » où

l'auteur essayait de démontrer que la bonne tactique à suivre dans ce jeu est la même que celle de Napoléon. Qu'ajouter à cet éloge, quand on sait la place singulière que l'Empereur occupe dans l'imagination des Yankees?

Il ne faudrait pas croire que de tels fanatismes pour un sport si brutal ne soulèvent pas de vives révoltes. Le même esprit d'initiative qui pousse des foules entières d'Américains à s'exalter devant ces demi-gladiateurs et à idolâtrer ce déploiement violent d'énergie physique, pousse d'autres Américains à faire campagne contre cette violence incontrôlée et incontrôlable. Des ligues se forment pour et contre. Il est bien possible que de trop nombreux accidents amènent quelques Etats à voter au terrible jeu des restrictions législatives. Quand on a suivi de près une partie vraiment ardente, « *with plenty of life and ginger,* » comme disait un reporter, on observe qu'à un certain degré d'excitation les combattants ne sont plus maîtres d'eux-mêmes. Je revois, en écrivant ces lignes, la silhouette d'un des champions de Pennsylvanie après une course contestée, et le geste de rage par lequel il jeta la balle qu'il lui fallait rendre. Entre cette colère et un mauvais coup il y avait trop peu de distance, trop peu de largeur psychologique, pour employer une pédante mais très exacte formule de science. N'importe! Ces restrictions ne guériront pas plus le public Américain de la passion pour le *foot-ball* qu'elles ne

l'ont guéri de la passion pour la boxe. Quand, l'hiver dernier, Corbett et Mitchell durent se rencontrer à Jacksonville, il fallut chauffer des trains spéciaux pour transporter les partisans de l'un et de l'autre boxeur dans l'heureuse cité de la Floride. Pas un journal où les conditions d'entraînement des deux rivaux ne fussent mentionnées, matin par matin, heure par heure. Les noms des parents et des amis qui les assistaient, le mobilier des chambres d'hôtel où ils logeaient, le menu de leurs repas, leurs lectures et leurs pensées, — quel détail ne trouvait-on pas dans les colonnes des journaux? Quand j'ai passé à Jacksonville, quelques semaines plus tard, ce *fight* faisait encore l'objet de toutes les conversations dans les trains qui traversaient cette coquette petite ville, et on ne s'interrompait d'en parler que pour discuter le prochain *fight*, celui qui se projette entre le champion Californien et Jackson, d'Australie. — Même l'élection du futur président ne secouera pas l'opinion davantage.

Pour se rendre compte de ce que doivent être de telles rencontres, ces *prize-fights*, comme on les appelle, où le combat ne cesse qu'avec l'impuissance d'un des deux boxeurs à le soutenir, il faut assister dans quelque *athletic club* à un combat réglé, c'est-à-dire où les reprises soient comptées et les passes limitées. Le plus intéressant de ceux dont j'ai suivi ainsi les péripéties, se donnait à Washington. C'était aussi le premier dont je fusse témoin. Au troisième étage du club, dans la

salle du gymnase, une plate-forme était dressée à hauteur d'homme, et fermée de cordes. Tout autour un millier de spectateurs attendaient : les uns assis sur des chaises, les autres debout dans la galerie. Le long des murs, des instruments de gymnastique, rattachés ou pendus, faisaient à cette scène un cadre vraiment digne d'elle. L'électricité — il était neuf heures du soir — éclairait, en sculptant tous les traits, les faces impatientes des amateurs, et, sur l'estrade carrée, la silhouette d'un homme en train d'aller et de venir nerveusement, le *referee*, l'arbitre du combat. Il portait une de ces jaquettes d'ici, qui outrent la mode et que leur coupe si ample, si ronde, fait ressembler à la carapace de quelque énorme coléoptère. Enfin un murmure de satisfaction s'élève. Les deux premiers boxeurs arrivent avec leurs entraîneurs. Ils sont vêtus de grands peignoirs qu'ils dépouillent, aussitôt montés sur l'estrade. Leurs torses apparaissent, nus, maigres et bossués par les paquets de muscles. Ils s'assoient sur des chaises, et ils s'abandonnent avec une passivité singulière aux soins de leurs assistants, qui les lavent, qui les peignent, qui les frottent comme des bêtes, tandis que le personnage vêtu de l'ample jaquette annonce le programme du combat, sa durée, le nombre des passes ou *rounds*, le poids des champions, leurs noms et leur patrie. L'un est de Philadelphie, l'autre de Wilmington. Le premier montre un mufler noir, presque de mulâtre, au milieu duquel s'aplatit un nez cassé à la fois et

crochu. L'autre est un blond, à face carrée, le nez cassé aussi, mais à deux places, ce qui dessine un peu sur son visage le trèfle de la tête de mort. Il a étendu ses bras qu'il appuie aux deux cordes croisées derrière lui à angle aigu. Ses biceps de marbre luisent sous le massage qui semble ne pas même les remuer. Cependant la toilette est finie. On leur met à tous deux des gants. Un gong résonne. Ils se lèvent, marchent l'un vers l'autre, se serrent la main, et la passe commence. Une espèce de râle de plaisir s'échappe alors de l'auditoire, râle ininterrompu qui va passer tour à tour du soupir au hurlement, suivant que les épisodes du combat vont se précipiter ou se ralentir. Le Philadelphien attaque davantage, mais il est trop agité. Ses jambes ne gardent pas l'aplomb. Il danse, il sautèle, tandis que son bras remue d'une façon énervée et mécanique, comme une pince qui hésiterait, se tendrait, reculerait, se tendrait encore, indéfiniment. Son adversaire a la garde meilleure. Il avance, il recule, sans que son torse bouge, et son cruel visage où ses yeux creusent deux trous bleus est réellement celui de la mort. Les coups s'animent avec le jeu. Les corps se plient pour les éviter. Les deux hommes sont en fureur. On les entend qui soufflent, et le bruit mat des poings qui rebondissent sur la chair nue. Après quelques coups plus fortement assénés, le *claret* coule. Ce sang jaillit des yeux, du nez, des bras, il barbouille les joues et les bouches, il tache les poings de sa rouge et chaude liqueur, pendant que le

public exprime sa jubilation par des cris qu'interrompt seul le bruit du gong. C'est la halte entre deux passes. Les boxeurs, assis de nouveau, s'abandonnent, comme à l'entrée, aux soins des entraîneurs qui les bouchonnent. On dirait des maquignons pansant un cheval. Des parieurs exaltés sautent sur l'estrade, mettent l'habit bas, et une fois en bras de chemise éventent avec frénésie les infortunés pugilistes, à demi évanouis du sang perdu, des coups reçus et donnés, de l'intense effort nerveux du combat. Un autre appel de gong et la passe recommence. Il y eut quatre combats ainsi, dans cette soirée, l'un de six passes, le second de huit, le troisième de cinq, le dernier de onze, et, pendant les deux heures et demie que dura cette infinisable séance, pas un spectateur ne quitta sa place. Pas une seconde l'intérêt passionné qui penchait toutes ces faces vers l'estrade ne parut se suspendre. A peine si une protestation s'éleva lorsque le *referee* ayant appelé les champions du troisième combat, deux enfants de seize ans arrivèrent, le premier robuste et râblé dans sa petite taille, le second si frêle dans la minceur de son pauvre corps, si peu formé, si fragile, qu'une voix cria : « *They are girls, no boys...* » Mais ce sont des filles et non pas des garçons... » Ce qui n'empêcha pas que des applaudissements frénétiques accueillirent la chute de ce maigre et grêle enfant, tout de son long, et le sang dégouttait sur sa face de garçonnet grandi de la veille. Le temps de l'emporter, et déjà commençait un autre duel entre

deux vieux boxeurs qui semblaient, ceux-là, l'incarnation de deux physiologies : l'un court et trapu, presque gras, le poil rouge, les veines à fleur de sa peau trop blanche; l'autre, desséché et très grand, tout bile et tout nerfs. La sinistre face de ce dernier, verte sous le bleu de la barbe rasée, avec des yeux surnois de mauvais domestique, frémissait d'un rictus féroce. Je la voyais surplomber l'autre, nous surplomber tous, tandis que la justesse agile et violente des mouvements donnait l'idée d'une invincible énergie... Après onze *rounds*, cet athlète olivâtre était aussi sec qu'au moment où il avait mis le pied sur l'estrade, tandis que la sueur de son adversaire ruisselait, mêlée à du sang toujours. Ce fut une série d'étonnantes attaques et de ripostes non moins étonnantes, et quand les deux champions eurent achevé la onzième passe sans que l'un ni l'autre fût tombé à terre, il courut dans l'assemblée un mouvement d'irrésistible sympathie vers le plus faible, vers ce courtaud qui s'était défendu avec tant de bravoure. Le géant fut déclaré vainqueur, mais au milieu de protestations et parmi des poignées de main données à l'autre où il y avait de l'admiration et de l'amitié. Ce vaincu si courageux eût demandé n'importe quoi à ces hommes, ils lui eussent obéi, — tant ils le respectaient d'avoir si bien tenu dans des conditions trop évidemment inférieures.

Ce terme de respect semblera bien étrange, ap-

pliqué à des boxeurs professionnels. Il est le seul qui définisse le prestige dont ces héros du pugilat sont enveloppés aux Etats-Unis. Une de mes amies Américaines, à qui je parlais de cet enthousiasme me raconta comment elle avait dû son salut à l'un d'entre les plus fameux boxeurs de l'Ouest et dans des circonstances si singulières qu'elles valent la peine d'être rapportées avec quelque détail. Elle était allée dîner et passer la soirée dans un des faubourgs de la grande ville qu'elle habitait alors, et elle revenait dans sa voiture, quand elle se trouva traverser une rue qu'emplissait un peuple menaçant. Elle tombait en pleine manifestation d'une grève prolongée et douloureuse. Ses chevaux sont obligés de s'arrêter, elle met la tête à la portière par curiosité et voici qu'une clameur épouvantable accueille son apparition. Les feux de l'électricité dont s'éclairait la rue venaient de frapper de très gros diamants qui brillaient dans ses cheveux. Ce dernier signe de luxe ajouté à l'aspect du coupé, à la tenue du cocher et du valet de pied, à l'allure de l'attelage, soulève l'indignation de cette foule affamée. Des poings se tendent. Des faces s'approchent, l'injure à la bouche. — « J'avais tiré une longue épingle d'or, » me disait la jeune femme, « et j'étais résolue à en frapper au visage le premier qui s'approcherait de trop près. » En ce moment, et comme elle se croyait bien en danger avec cette arme si fragile, elle voit avec plus de terreur encore un colosse fendre les rangs du peuple, écartant les gens avec une telle

autorité qu'elle le prit pour un des chefs : « N'ayez pas peur de ces malheureux, » fit cet homme quand il fut auprès d'elle, « je m'en charge. Dites seulement à votre cocher d'avancer... » La jeune femme se penche de nouveau hors de la portière, sans que le terrible cri éclate, et elle donne ses ordres à ses domestiques livides d'effroi sur leur siège. Le coupé s'ébranle, escorté par l'inconnu qui appuyait simplement sa main sur le rebord de la portière, et la foule s'écarte pour laisser aller l'équipage. Une fois les grévistes dépassés, l'inconnu salue la dame. Le cocher touche et part à fond de train. Le valet de pied et lui tremblaient encore de tous leurs membres à la porte de la maison.

— « Vous pensez bien que je cherchai à savoir par qui j'avais été sauvée, » continua la narratrice. « Mais ces deux domestiques étaient des Irlandais, nouvellement arrivés d'Europe et ils ne connaissaient personne. La description que je fis à quelques amis un peu renseignés sur les principaux conducteurs de cette grève, ne répondait à aucun signalement. J'avais donc renoncé à l'espérance de savoir le nom de ce mystérieux protecteur, que je revoyais toujours, avec sa maigre figure, hautaine et martiale, son regard dominateur, l'espèce d'aisance à la fois brutale et souple de ses gestes. Et voilà que sept ou huit semaines plus tard, comme nous nous trouvions, ma mère et moi, dans une boutique, à marchander des fourrures, une bagarre éclate à la porte... Je vois mon cocher à bas du

siège, un de mes chevaux à terre, et un homme, totalement ivre, qui se colète contre des agents. Je reconnais mon sauveteur, et j'apprends à la fois son nom et l'extravagant exploit qu'il venait d'accomplir. C'était *John M*** V****, le célèbre boxeur, qui, pris d'alcool, avait parié d'abattre un cheval d'un coup de poing. Le hasard avait voulu que cette absurde gageure l'amenât droit devant cette boutique, et qu'il frappât justement un de mes chevaux. — J'ai pu du moins acquitter ma dette envers lui en empêchant qu'on ne le poursuivît pour ce coup de poing, quoiqu'il ne courût pas le risque d'être condamné à une peine très forte. Il était trop populaire... »

... A côté de ces plaisirs du sport, il faut ranger ceux du théâtre, qui n'en sont pas si éloignés qu'il semble au premier regard. Cette passion du spectacle a comme conséquence, elle, un respect profond des acteurs. Elle est générale parmi les Américains. On sait quel accueil ont reçu chez eux Mme Sarah Bernhardt et Mme Eléonora Duse, M. Coquelin et M. Irving, pour ne citer que quatre noms d'artistes fameux, et pour ne point parler des chanteurs et des cantatrices. Ce n'était pas seulement le jeu de ces grands acteurs qui intéressait passionnément le public, c'était leur personne. C'étaient surtout leurs idées sur leur art. Il y a dans chaque ville des Etats-Unis un groupe

d'amateurs, dont c'est l'étude et le goût de raisonner sur l'interprétation plus ou moins intelligente de telle ou telle pièce, de telle ou telle œuvre de musique. J'ai dit l'étude, car, même ici, la tension de la volonté est reconnaissable. A Boston, par exemple, vous trouverez que les programmes des célèbres concerts sont accompagnés d'un commentaire technique, si documenté, si lucide à la fois et si érudit, que cette mince brochure constitue un véritable chapitre détaché d'un cours d'histoire musicale. A Chicago et quand Coquelin y donnait cette représentation de *Tartufe* dont j'ai parlé déjà, les journaux du lendemain contenaient des dissertations sur la comédie de Molière, aussi renseignées, aussi analysées, aussi nuancées qu'aurait pu l'être un feuilleton du *Temps* ou du *Journal des Débats*. Et puis, à côté de ces traces d'un goût difficile et d'un dilettantisme supérieur, vous trouvez que ce même public accepte d'étonnants à-peu-près. Je me rappelle une soirée de gala, à l'Opéra de New-York, où la musique de *Lohengrin* était chantée par un des acteurs en Français, par un autre en Allemand, tandis que les chœurs répondaient en Italien. N'y a-t-il pas une secrète logique entre ces manifestations en apparence contradictoires? Si vous allez au théâtre par plaisir, si vous êtes un voluptueux de la musique et un Epicurien d'harmonie, de pareils heurts vous choquent et vous froissent. Toute votre sensation s'épuise dans cette contrariété, et vous n'en gardez que l'envie de prendre

votre chapeau et de sortir. Mais si une partition vous représente l'étude du génie d'un maître ou du talent d'un artiste, vous l'acceptez, même mutilée. Vous l'acceptez surtout si vous êtes dévoré par ce besoin d'assimilation Européenne, dont l'Amérique intellectuelle est presque malade, comme aussi l'Amérique élégante. Ne pouvant avoir tout l'Opéra et toute la Comédie-Française de par delà l'Océan, nos gens en prennent ce qu'ils peuvent, — le plus exquis, il faut bien l'avouer, — et ils en jouissent, comme les Anglais peuvent jouir des morceaux du Parthénon, par fragments brisés et sans ensemble. Mais leur double passion est satisfaite : celle de se cultiver d'abord, et celle ensuite d'avoir à New-York les premiers acteurs de Londres et de Paris.

C'est dans des spectacles d'un tout autre ordre qu'il faut chercher l'originalité du génie Américain, et le vrai plaisir dramatique de ce peuple. La pièce que les auteurs de ce pays excellent à écrire et les acteurs à jouer, c'est la comédie presque sans fabulation, sans intrigue, composée de scènes de mœurs locales et mêlée de pantomimes. Si l'expression, aujourd'hui démodée, de « tranche de vie » put jamais être appliquée à des œuvres de théâtre, c'est à celles-ci. Toutes les particularités des différents Etats y passent : tantôt les coutumes singulières du Sud, comme dans le *New-South* que j'ai analysé au cours de mes notes sur ma première semaine de séjour;

tantôt celles de l'Ouest, comme dans *In Mizzoura*; tantôt celles du Nord, comme dans une pièce que j'ai vue à New-York, et qui s'appelait *A Temperance Town*. Cette dernière, la plus typique peut-être de toutes, portait en sous-titre : « *Which is intended as a more or less truthful presentation of certain incidents of life, relating to the sale and use of liquor in a small village in a prohibition state* (1). » La grande curiosité de cette comédie réside en ceci, que le personnage sympathique est un ivrogne, qualifié tel dans la distribution des rôles : « *John, known as Mink, a town drunkard...* John, connu comme Mink, un des ivrognes de la ville. » — « Vaut-il mieux, pour détruire l'abus de la boisson, installer le triomphe de l'hypocrisie? » dit un des héros au dernier acte. Voilà toute la morale de cette œuvre singulière, où se trouvent, à côté de scènes pathétiques jusqu'au mélodrame, des bouffonneries dans le genre suivant. C'est la nuit de Noël. La fille du pasteur, expulsée par son père, agonise le long des murs de l'église où prêche ce père. Pendant ce temps, le bon ivrogne va mettre sur les marches de cette même église une large planche, bientôt cachée sous la neige et le long de laquelle dégringolent, avec des culbutes, les uns après les autres, tous les assistants de l'office, au fur et à mesure qu'ils sortent. Le public paraît se complaire follement

(1) « ... Qui a l'intention de représenter avec plus ou moins de vérité certains incidents de mœurs relatifs à la vente et à l'usage des liqueurs dans un petit village d'un État prohibitif. »

à ces étonnantes antithèses. Le principe national du rire n'est pas, comme chez nous, le sous-entendu fin et polisson. C'est la cocasserie froide et absurde inattendue. Tout d'un coup et dans une minute tragique, un des artistes accomplit un tour de force de clown. D'un coup de pied il enlève un chapeau sur la tête de son interlocuteur. Il exécute un saut périlleux par-dessus une table. Puis la scène continue, sans que ces extravagances aient fait autre chose que de soulever le fou rire de l'auditoire. Au regard de l'étranger, qui n'est pas habitué à cette mosaïque de scènes de mœurs et de pantalonades, cette gaieté épileptique dénonce le bar, l'intoxication de l'alcool, un commencement de folie. Le plus étrange est que ces mimes, dans lesquels il y a du gymnaste et du clown, sont remarquables de simplicité juste et de réalisme dans les portions vraies de leur rôle. Dans une de ces comédies qui s'appelait, je crois, le *Country Circus*, le « Cirque de campagne », j'ai vu ainsi une scène de vol jouée à la perfection par trois pitres de hasard. L'un représentait l'entrepreneur du cirque à son guichet, l'autre un nègre en train de demander une place à ce guichet, le troisième un *policeman* en train de surveiller l'entrée du spectacle. Le nègre remettait un billet de dix dollars à l'entrepreneur qui lui rendait la monnaie sur cinq dollars seulement. Le nègre se plaignait. L'entrepreneur, penché par le guichet, criait : « *Officer*, » et accusait sa victime de vouloir le voler. Sur quoi le *policeman* empoi-